

MODULE d'A.P. T.S
Quelques repères philosophiques sur la question :
"l'homme : un animal comme les autres ?

INTRODUCTION :

a) Importance des postulats métaphysiques :

Un postulat est une proposition qu'on demande à son interlocuteur d'admettre sans l'avoir démontrée. Or tout savoir, les sciences humaines mais aussi les sciences de la nature, reposent sur des postulats (cf. *"racines" de l'arbre de la connaissance de Descartes dans Principes de la philosophie*). Aucune démarche intellectuelle ne peut réellement et complètement faire l'économie de postulats métaphysiques*, ne serait-ce que celui concernant la validité de notre raison et de sa correspondance au réel qu'on cherche à expliquer. Toute théorie explicative (sans cesser d'être rationnelle pour autant) implique une certaine conception de l'homme, de l'univers... Toute la difficulté quand on étudie "l'animal-homme", est qu'on a déjà une idée, plus ou moins consciente, sur la question !

L'intérêt de parcourir l'histoire des idées, est d'identifier qu'il y a différentes conceptions possibles (qui parfois peuvent s'alterner, l'une se trouvant privilégiée au détriment d'une autre), et d'inciter à la prudence intellectuelle et au recul critique (*distinguer ce qui est vérité fondée - censée réaliser l'accord des esprits - d'une interprétation idéologique du réel - qui génère la diversité des prises de position*).

b) Différentes conceptions possibles :

On peut distinguer, comme conceptions du monde, le monisme* du "dualisme*.

-1- Le **monisme*** considère que l'univers est constitué d'une seule (*mono*) substance : les différences que nous repérons ne sont que des manifestations de la même substance, apparences diverses que prend le réel.

- Cette substance peut être la "pensée" : tout serait d'ordre "spirituel" dans l'univers et ce que nous appelons "matière" ne serait qu'une retombée de la pensée : pour l'**idéalisme***, les choses n'existent qu'en tant qu'elles sont pensées par un esprit.

- L'autre possibilité, opposée, est le **matérialisme*** : une seule substance toujours, mais cette fois tout dans l'univers serait de la "matière". Non seulement ce que nous appelons les "corps", mais aussi les "idées", "sentiments", etc. sont d'ordre matériel.

-2- Par opposition au monisme, certains expliquent l'univers par deux principes distincts "l'esprit" et "la matière", ayant ainsi comme postulat métaphysique le **dualisme*** : deux substances coexisteraient, l'une d'ordre purement spirituel, l'autre d'ordre purement matériel, sans que les deux puissent être confondues.

Aujourd'hui, en ce qui concerne l'homme, et en particulier avec le développement des neuro-sciences, les débats se situent plutôt entre :

- une conception purement matérialiste, aussi considérée comme réductionniste* puisqu'elle "réduit" tous les comportements humains à des causes neuro-physiologiques qui, si possible, sont elles-mêmes ramenées à des explications biologiques ;

- une conception dite spiritualiste* qui considère que tout ne pourra jamais s'expliquer par des causes purement matérielles.

c) Cela ouvre plusieurs pistes de questionnement et d'interprétation :

- N'y a-t-il aucune différence entre l'espèce humaine ou "genre homo" et les autres espèces vivantes (avec comme vision sous-jacente plus globale qu'il n'y a en fait aucune différence entre la réalité humaine et le reste de l'univers et de ses lois) ? Même le plus complexe (en apparence) pourra se ramener au plus simple.

- Y a-t-il une différence de degré ? Il y aurait une continuité au sein de cet univers : si l'on peut repérer des spécificités humaines (et lesquelles ?), elles sont d'ordre quantitatif, sans saut qualitatif, ni rupture ; il ne s'agit que de différences de complexité.

- Y a-t-il une différence de nature ? Les spécificités humaines telles que la raison (faculté d'abstraction, associée au langage en tant qu'il permet d'exprimer des idées abstraites par des signes abstraits) et la liberté (pouvoir de choix) marqueraient une rupture. Il y aurait dans la réalité une sorte de discontinuité, ontologique ici : une différence d'essence, un saut qualitatif au sein de la nature, faisant de l'homme un être à part.

Parmi tous les auteurs (du programme Term.), sélection de positions divergentes...

I. La raison humaine est-elle à interpréter comme le signe d'une continuité ou d'une discontinuité dans la nature ?

1) Qu'est-ce que la raison ?

a) Faculté de distinguer le vrai du faux, le bien du mal, la **raison** est en l'homme, par excellence, la "faculté d'abstraction", c'est-à-dire la faculté de se retirer du monde et de se le représenter par la pensée. Au lieu d'être dans un pur rapport d'immédiateté au monde (sensations), immergé dans la nature, l'homme prend une distance par rapport à lui-même et au monde, se pose des questions et réfléchit (la réflexion étant le retour de la pensée sur elle-même).

b) Confusions courantes entre "raison" et "intelligence" :

L'**intelligence** est la faculté de relier les choses entre elles (et par là de les "comprendre"). Il y a de très nombreuses formes d'"intelligence" (mais une seule "raison", en tant que faculté d'abstraction).

On associe souvent la notion d'intelligence à l'intelligence "intellectuelle" ou encore "logico-mathématique" qui nous permet de raisonner (d'où l'assimilation à la "raison"). Or quelqu'un peut avoir des difficultés en mathématiques, mais une grande intelligence "émotionnelle" (comprendre autrui par empathie)... Les artisans développent leur intelligence manuelle, les architectes leur intelligence spatiale, les sportifs leur intelligence kinesthésique, etc. L'ordinateur fonctionne grâce à "l'intelligence artificielle" (capacités de mémoire et de calculs ; ses algorithmes en font une "machine pensante", mais pas pour autant un être réflexif conscient de lui-même).

En ce sens, il est intéressant de se demander : en quoi les animaux sont-ils "intelligents" ? Observer les différents types d'intelligences animales (selon chaque espèce), ne revient donc pas à leur attribuer la raison, considérée (depuis Aristote et la philosophie classique) comme ce qui, par excellence, définit l'homme.

2) Aristote : l'homme considéré comme un "animal raisonnable"

a) Une conception **continuiste** :

Aristote (philosophe grec : 384-322 av. JC) considère que l'ordre de la nature en général, et l'ordre des êtres vivants, est continu.

Cf. Histoire des animaux (VIII,1) : "*La nature passe graduellement des être inanimés aux animaux, de telle façon que, en raison de la continuité, la ligne de démarcation qui sépare les uns des autres est insaisissable et qu'on ne peut déterminer auquel des deux groupes appartient la forme intermédiaire [...]*".

On "monte" donc d'une espèce à l'autre insensiblement. Il n'y a pas de "saut", même si dans son traité De l'âme, il s'efforce de définir l'être vivant par les fonctions qui lui sont propres (se nourrir, grandir, mourir), le différenciant par là de la matière inanimée.

b) Les différents types d'âme :

Dans Parties des animaux, De l'âme et Histoire des animaux, Aristote distingue différents types d'âme (principe de vie) selon une hiérarchie mais aussi un emboîtement :

- la partie "nutritive" (ou "âme nutritive") est le principe de croissance (et d'altération) ; elle appartient aussi bien aux plantes qu'aux animaux et distingue l'être vivant des non vivants ; comme tous les autres êtres vivants, l'homme naît, croît, décroît et meurt ;

- en revanche, les plantes ne peuvent se mouvoir de façon autonome et ne possèdent pas l'"âme sensitive" (principe de la sensation et souvent de locomotion) qui caractérise les animaux dont l'homme ;

- seul l'homme, quant à lui, possède le "logos" (*mot grec qui désigne à la fois la "raison" et le "langage"*), soit une partie "intellective" ou encore "âme rationnelle".

c) Place de l'homme :

On comprend donc que de la vie végétative à la vie rationnelle, il n'y a pas de rupture. Toutefois, au sein de cette continuité, à cause de la raison, il y a une différence de degré entre l'homme et les autres espèces. Dans l'échelle des êtres telle que la conçoit Aristote, l'homme est bien supérieur aux autres êtres, tout en restant inférieur aux dieux. L'homme est le mortel le plus accompli : il peut se reproduire, percevoir, se mouvoir à sa guise, réfléchir et raisonner. Mais il n'est pas comme les dieux un "vivant immortel bienheureux" ; c'est un intermédiaire. "*Seul parmi les êtres que nous connaissons, ou du moins plus que tous ces êtres, il a une part de divin*" Parties des animaux (II, 10).

d) Transition :

Cette conception du vivant comme animé d'"âmes" fait d'Aristote le précurseur du vitalisme (conception selon laquelle la matière n'est vivante que par un "principe vital" immatériel).

Problème : cette explication laisse le "mystère" entier et n'est pas féconde d'un point de vue épistémologique. La rupture est amorcée au dix-septième siècle avec Descartes, qui substitue au vitalisme une conception mécaniste des corps, qu'ils soient vivants ou non. Avec la philosophie cartésienne, une véritable ligne de démarcation va séparer l'homme de tous les autres êtres. L'âme, en effet, n'est plus qu'attribuée à l'homme et elle n'est plus ni nutritive ni sensitive ; elle est seulement "intellective" ou "rationnelle". La pensée, au sens où l'homme s'abstrait du réel et sait qu'il le fait, marque une rupture (saut qualitatif), soit une différence de nature entre l'homme et tout ce qui existe : il s'agit cette fois d'une vision **discontinuiste**.

3) Descartes : le "cogito" fait de l'homme un être à part dans l'univers

a) Le **mécanisme** cartésien et la thèse de "l'animal-machine" :

Descartes (philosophe français : 1596 - 1650) et autres savants de la même époque, sont émerveillés des automates, ces "machines mouvantes" telles les fontaines, les horloges (cf. Traité de l'homme et Discours de la méthode V), et ils s'en servent pour modéliser le réel de façon rationnelle.

La nature n'est plus conçue comme un grand organisme, aux puissances mystérieuses, mais comme une grande machine dont on va pouvoir expliquer les rouages, par des lois purement quantitatives et mathématiques (cf. Galilée qui, dans L'Essayeur, dit de l'univers : "il est écrit en langage mathématique"). Ce mécanisme (thèse selon laquelle les phénomènes s'expliquent par la combinaison de leurs mouvements physiques) correspond à l'avènement de la physique moderne.

Quant aux êtres vivants eux-mêmes (dont l'homme par son corps), Descartes conteste la vision "animiste" (ou "vitaliste") qui confond ce qui est d'ordre physique et ce qui est d'ordre psychique ; il n'y a pas à invoquer d'âme ou des forces occultes, puisque tout va s'expliquer mécaniquement. L'animal est comparé à une machine (les corps ne sont eux-mêmes que de l'étendue géométrique). La seule concession de Descartes est d'admettre une différence de complexité : les machines inventées et fabriquées par les hommes, ne sont tout de même pas aussi parfaites ni aussi admirablement ordonnées que les êtres vivants, puisque, eux, sont faits des "mains de Dieu". Mais les organes jouent des rôles tout à fait comparables aux ressorts et rouages dans une machine,

Ce mécanisme en physique repose, d'un point de vue métaphysique, sur le dualisme entre l'âme et le corps.

b) Le **dualisme** cartésien :

Dans les Méditations métaphysiques (I et II) et le Discours de la méthode (IV), Descartes remet absolument tout en doute y compris l'existence de son corps (peut-être que je rêve que j'ai ce corps-ci ou que j'en ai un alors que c'est faux ?...). L'étape ultime du doute consiste à remettre en cause le fait même que je pense. Seulement, douter que je suis en train de douter, c'est toujours penser : "**je pense, donc je suis**". Cette intuition ou évidence 1ère ("*cogito, ergo sum*") est une vérité indubitable, premier fondement de la métaphysique cartésienne. C'est l'expérience même de la subjectivité. Que suis-je en tant qu'homme ? un sujet conscient, c'est-à-dire conscient d'être conscient, puisque je me pense comme en train de penser. Cette spécificité de l'homme est ce que Descartes appelle l'"âme".

La conséquence du "cogito" est le dualisme entre l'âme et le corps (le corps est douteux alors que c'est une certitude indubitable que je suis un sujet pensant). Descartes les distingue radicalement : l'essence de l'âme c'est de la pensée, sans rien de corporel ni matériel ; l'essence des corps ou de la matière (qu'elle soit vivante ou non) c'est l'étendue géométrique - qui pourra donc être expliquée rationnellement (fécondité épistémologique) - sans rien d'ordre spirituel ou psychique.

Ce qui devient difficilement compréhensible est moins le dualisme que l'union entre ces deux substances. Pourtant, constate Descartes, le propre de l'homme, c'est d'être l' "étroite union d'une âme et d'un corps". Sans l'âme, il ne serait qu'un animal comme les autres ; sans le corps, il ne serait plus un homme mais un pur esprit (tel un "ange"). L'homme n'est donc pas un être simple mais un être "composé de l'esprit et du corps" (cf. Méditations métaphysiques VI) ; c'est pourquoi il a des sentiments et des passions (ce n'est pas un être purement rationnel).

c) Conclusion / transition :

Ce dualisme cartésien entraîne donc une discontinuité dans l'univers. Il y a un saut qualitatif entre : une matière non pensante, et l'homme comme sujet conscient qui se représente le monde et se représente lui-même et ne peut s'empêcher de se poser des questions. Constatant qu'il pense, il se demande : pourquoi ? pourquoi moi ?

Or ce recul réflexif qu'il prend grâce à la raison, sur lui-même, le monde et les situations qu'il y rencontre, lui permet de peser le pour et le contre et en fonction, de faire des choix. Or choisir, c'est être libre. Face à une situation donnée, les hommes, au lieu de réagir à l'identique (selon un programme génétique déterminé, "instinctivement"), font des choix différents voire opposés, selon les individus, les lieux et les époques... D'où l'idée que le propre de l'homme est la liberté. Et même bien plus, sa spécificité ne serait-elle pas (au lieu de se contenter d'une différence de réactions), de prendre des initiatives, créer, inventer (alors même qu'aucun besoin particulier ne se fait sentir) ?...

II. L'homme : un sujet libre ou un être entièrement déterminé ?

1) Qu'est-ce que le libre-arbitre ?

a) Le dualisme cartésien qui instaure une différence de nature entre l'homme, en tant que sujet conscient (d'être conscient) et les autres êtres de la nature, a également comme conséquence d'en faire un être à part en tant que "sujet libre". Le **libre-arbitre** est la faculté de se déterminer soi-même à agir, le pouvoir de choix. Par opposition aux partisans du déterminisme (principe selon lequel tout effet a une cause et telle cause étant donnée tel effet suivra nécessairement), Descartes estime que l'homme peut être la cause absolue de ses actes.

b) Cependant, par son corps, l'homme n'est qu'une portion d'espace ; comme tous les autres corps matériels, il subit les lois universelles et nécessaires, donc il est déterminé. Utiliser voire détourner les lois de la physique ou de la génétique ne signifie pas que nous n'y soyons plus soumis (est nécessaire ce qui ne peut pas ne pas être, ni être autrement qu'il est : se servir de ces lois ne revient pas à leur échapper ou à faire comme si elles n'existaient pas, au contraire).

Du coup, dans une perspective moniste, ce que nous appelons "pensée" ou activité "psychique" (manifestations, au même titre que la matière, d'une même substance), est entièrement déterminé par des lois nécessaires, au point que le libre-arbitre est une pure **illusion**. Cette illusion est dénoncée par **Spinoza** (philosophe hollandais : 1633 - 1677) dans l'Ethique (III, proposition 2) et les Lettres à Schüller (lettre 58) : *"les hommes se croient libres pour cette seule cause qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par où ils sont déterminés"*.

c) Dans une perspective dualiste, c'est par sa pensée (ou "âme" dans le vocabulaire cartésien) que l'homme échappe au déterminisme universel. Parce qu'il réfléchit et prend du recul, l'homme est capable d'initiatives nouvelles. Dans l'hypothèse où son acte n'est pas déterminé par des causes qui agissent sur lui à son insu, mais qu'il en est l'auteur conscient et volontaire, il s'en retrouve alors responsable. La **responsabilité** se fonde sur la liberté (idée d'un autre choix possible).

Dans une situation donnée, n'importe quel représentant de l'espèce humaine ne va pas résoudre le problème à l'identique, mais trouver des solutions qui lui sont propres. Or ses créations et inventions peuvent être transmises aux générations suivantes (qui les rejettent et en choisissent d'autres, ou les gardent, les améliorent, etc.) : d'où le développement de différentes cultures...

2) En quel sens l'homme est-il un être "culturel" ?

a) La **culture** s'oppose à la nature comme l'inné à l'acquis. Alors, si un comportement animal n'est pas programmé génétiquement, mais acquis par apprentissage après la naissance... peut-on pour autant parler de comportement "culturel" (ou de "protocultures") ? Si ce qui est culturel est acquis, tout est ce qui est acquis est-il pour autant culturel ? Le critère de la nature, c'est ce qui est universel, alors que le critère de la culture, c'est ce qui varie dans le temps et dans l'espace (sans pour autant se pulvériser dans l'instant, puisque toute culture constitue un ensemble de traditions). Une "culture" est en effet un ensemble de phénomènes sociaux, transmis de générations en générations, d'ordre linguistique, esthétique, religieux, moral, politique, scientifique, technique... communs à différentes parties d'une société ou à plusieurs sociétés en relation.

La **perfectibilité** (faculté de l'homme à dépasser la nature et à se dépasser lui-même sans cesse) serait une spécificité humaine (cf. Rousseau, philosophe genevois : 1712 - 1778). Parce que perfectible, l'homme est capable aussi bien de progresser (exemple : accroître ses connaissances, inventer de nouvelles technologies...), de s'élever moralement (exemple : sacrifier sa vie pour défendre la liberté d'expression) que du contraire (exemple : s'auto-détruire par la drogue, torturer sadiquement autrui, déséquilibrer les écosystèmes...), comme s'il allait à l'encontre de la nature.

b) Or cette perfectibilité semble universelle. Comme le dénonçait **Lévi-Strauss** (ethnologue français : 1908 - 2009) dans Race et histoire, c'est seulement par **ethnocentrisme** que l'on croit que des êtres humains dits "sauvages" ou "primitifs" seraient restés à l'état de nature ; quels que soient les peuples, les hommes développent des pratiques culturelles (exemple : avoir des croyances religieuses, des lois et des sanctions) et détournent tous les besoins vitaux (tels que reproduction, nutrition, etc.) pour leur donner des sens variables selon les époques et les lieux. Si universellement les hommes dépassent la nature par la culture, on se retrouve face au paradoxe suivant : le plus naturel chez l'homme serait alors d'être culturel.

c) Une culture se transmet par différents moyens (la langue, l'art, l'imitation...). La langue est donc à la fois un élément de la culture et un de ses moyens de transmission privilégié (apprendre une nouvelle langue c'est découvrir une autre civilisation). C'est l'actualisation du **langage** (en tant que faculté).

Au sens le plus large, un "langage" désigne tout mode d'expression et de communication : on peut ainsi parler de "langage informatique", de "langage poétique", de "langage corporel"... ou encore en ce sens de "langage animal" (exemple : les danses des abeilles).

Au sens strict nettement plus restreint, le "langage" désigne la faculté, proprement humaine, de communiquer intentionnellement et d'exprimer des pensées abstraites par des signes abstraits. Chaque "langue" constitue un système arbitraires de signes (propre à une communauté et qui s'impose à l'individu).

d) Mais ce monde artificiel que les hommes ont construit et tous ces comportements culturels dont ils croient être les acteurs, viennent-ils réellement de leur propre initiative, ou ne sont-il que l'aboutissement d'une évolution naturelle implacable ? L'homme ne serait-il pas le pur produit de déterminismes qui s'entrecroisent ?

3) L'homme comme produit de déterminismes ou la "dissolution du sujet"

b) Le **structuralisme** :

Depuis un siècle et demi se sont développées les **sciences humaines** : l'homme n'est plus simplement le sujet de la connaissance, qui essaie d'expliquer le monde et ses lois, mais il devient lui-même objet d'étude.

Ainsi Freud, au dix-neuvième siècle, en introduisant le principe du déterminisme en psychologie, émet l'hypothèse d'un inconscient psychique, et ouvre par là la voie à la psychanalyse ; les linguistes étudient et comparent les différentes langues ; les ethnologues les différentes cultures ; les historiens dégagent les causes des événements du passé humain, etc.

Toutes ces sciences humaines ont en commun de considérer l'homme comme une réalité à part dans l'univers ; il demande donc à être analysé d'une manière spécifique (le discours des sciences de la nature s'avérant insuffisant pour comprendre tout ce qu'il est). L'autre point commun est l'obstacle épistémologique auquel elles se heurtent : comment être objectif quand l'homme se retrouve à la fois sujet et objet de la connaissance ? Or l'objectivité est un des critères de scientificité.

Les structuralistes vont surmonter cet obstacle épistémologique, en rejetant la subjectivité comme une illusion : ils cherchent à montrer à quel point les hommes sont déterminés par des structures sous-jacentes à leurs comportements et non les agents libres qu'ils croient naïvement être. Par exemple, quand je crois penser de façon personnelle et autonome, les structuralistes montrent que "ça pense en moi" (je suis déterminé par les structures de la langue dans laquelle je pense). Le **structuralisme** (courant de pensée du vingtième siècle selon lequel l'homme est entièrement déterminé par des structures : socio-économiques, psychiques, linguistiques, etc.) est initié par le linguiste F. de Saussure, puis représenté par le philosophe français **Michel Foucault** (1926 - 1984 : cf. Les Mots et les choses), l'ethnologue Lévi-Strauss, le philosophe marxiste L. Althusser, le psychanalyste Lacan...

Dans cette perspective, l'homme ne peut être étudié comme un animal comme les autres puisque, par sa culture, il est anti-naturel. Cependant, voilà qu'il a dégringolé de son piédestal de sujet libre, autonome et acteur de sa vie (où l'avait mis la philosophie classique). Les découvertes récentes et développement des neuro-sciences ne le font-ils pas descendre encore d'un cran de ce statut qu'il s'octroyait à lui-même ?

a) L'homme "**neuronal**" :

Francis Wolff analyse dans Notre humanité ("D'Aristote aux neurosciences" *Fayard p.125-126*) que l'homme "structural" (cet être déterminé mis au jour par les sciences humaines) s'estompe au profit d'un "**être neuronal**" : un être dont tous les comportements s'expliquent par ce qui se passe dans son cerveau, qui va à son tour être expliqué par des processus naturels. Considérer l'homme comme un "animal" et a fortiori un "animal comme les autres", ce n'est plus, paradoxalement, le définir, mais plutôt admettre qu'il n'a plus de contours ; comme si la notion d'"homme" (ou d'"humanité") était complètement dissoute (quelle en est la fécondité épistémologique ?...).

Les "**sciences cognitives**" étudient la connaissance ou "cognition" au sens de l'acte même de connaître - que l'on considérerait justement comme proprement humain : il s'agit de tous les processus mentaux (à l'oeuvre dans la perception, la mémoire, l'apprentissage, l'imagination, le langage, le raisonnement, la planification de l'action, etc.). Or le postulat du **cognitivisme**, c'est que l'esprit en général, tous les phénomènes mentaux

(pensées, émotions, conscience...) ne sont que des phénomènes naturels. C'est ce qu'essaient de démontrer les neuro-sciences en s'appuyant sur l'imagerie cérébrale et les nouvelles techniques de biologie moléculaire qui nous permettent de voir le cerveau "en action".

Du point de vue méthodologique, cette explication naturaliste d'un "homme neuronal" est un réductionnisme. Le présupposé métaphysique (= qui sert de point d'appui aux recherches), quant à lui, est un monisme matérialiste. Quelle est donc la portée de ce postulat ? puisque la matière obéit à des lois universelles et nécessaires, si la pensée humaine ou processus mentaux sont explicables matériellement (trajets neuronaux...), alors on va pouvoir utiliser ces lois...

Le fait que l'homme passe ainsi du statut de sujet à objet invite à une réflexion critique.

4) Enjeux et réflexions critiques

a) Cette dissolution de l'homme ou réduction à un être purement naturel engendre aujourd'hui deux attitudes nouvelles :

- l'**animalisme*** ou antispécisme* : puisque l'homme ou "genre homo" n'est plus à considérer comme une "espèce à part" mais une parmi d'autres, les autres animaux devraient eux aussi avoir des droits ;
- le **transhumanisme** (qui, dans le fond, dépasse cet égalitarisme) en appelle à l'avènement d'un humain post-humain, c'est-à-dire d'un humain amélioré physiquement et mentalement par les biotechnologies et nanotechnologies.

b) Comme le souligne Francis Wolff, si toutes les frontières sont dissoutes, la tentative pour définir l'homme se trouve dans une impasse. *"Ce qui caractérise d'abord cette nouvelle figure de l'homme, animal comme les autres, c'est qu'elle est vague, objectivement vague. Le vague est son trait le plus net. L'homme est sans limites définies. Il est indéterminable."* Notre humanité ("D'Aristote aux neurosciences" Fayard p.132).

c) La nature de l'homme est-elle son essence ?

Sartre (philosophe français : 1905 - 1980), chef de file de l'**existentialisme** critique les philosophies et théologies essentialistes, qui considèrent que l'homme a une essence fixe et bien établie (par exemple par un Dieu créateur), que son existence ne ferait que dérouler. Sa thèse (cf. L'existentialisme est un humanisme) selon laquelle *"l'existence précède l'essence"* signifie que l'homme n'est rien à la base, mais se fait être au fur et à mesure de ses choix, il est libre. Etre de désir et non de besoin, il est toujours au-delà de lui-même. Et c'est cette liberté qui fonde sa responsabilité morale.

Dans les naturalismes et matérialismes contemporains (où il n'y a donc plus de "Dieu transcendant" pour déterminer l'essence de l'homme), la "Nature" ne serait-elle pas devenue l'instance suprême qui, selon un processus évolutif contingent, détermine tout et devient l'explication ultime de tous les phénomènes ?

b) Problème : adopter des postulats, c'est faire un choix... et donc se poser soi-même comme sujet libre et réfléchissant. En affirmant que l'homme est un être purement naturel et que sa pensée est réductible à des phénomènes matériels déterminés, on tient un discours sur cette réalité-là en se mettant en dehors d'elle et en s'en libérant - au moins intellectuellement. Tel est le **paradoxe** sur lequel insiste Francis Wolff dans sa conclusion à Notre humanité ("D'Aristote aux neurosciences" Fayard p.357). *"Aucune science ne peut montrer que "l'homme est un animal comme les autres", ne serait-ce que parce son "dit" serait contredit par son "dire" : cette proposition se réfutera d'elle-même. Si elle est vraie, elle est fausse. Si l'homme était un animal comme les autres, la science aurait raison de le dire ; mais si la science a raison, c'est que l'homme est capable d'accéder à un mode de connaissance fiable, la science, qui le distingue de tous les animaux, et cela prouvera donc que la science a tort : il n'est pas un animal comme les autres, il est l'animal capable de science (...)"*.

« Ce document est sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International. Pour accéder à une copie de cette licence, merci de vous rendre à l'adresse suivante : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>. Vous pouvez partager et modifier ce document suivant les termes indiqués sur la page <http://desfontain.es/SVT-Philo>. »